

Vraiment troupe injuste

THÉÂTRE Conscients de leur statut dominant (trois hommes de plus de 50 ans, blancs et hétérosexuels), les membres du collectif Transquinquennal, reconnaissant n'avoir aucune expérience de la minorisation, se mouillent et entrent en dialogue avec les « autres » afin d'éprouver l'expérience et l'irritation que provoquent leur place et leurs privilèges.



Calimero est le spectacle final de cette bande à part de la scène théâtrale, et se conçoit comme une sorte d'inventaire après trente ans d'activité. Il est à découvrir aux Tanneurs jusqu'au 30 mars, avant que le trio cinquantenaire donne le signal de la... débandade

Souvent, dans vos productions, le spectacle se déroule sur le mode de la conversation ?

Miguel Declaire : - Oui, nous n'interdisons pas au public d'intervenir. Nous profitons des avantages du spectacle vivant, et que le public ne reste pas figé sur son siège, mais puisse intervenir... Il est dommage qu'au théâtre l'interaction ne soit pas plus souvent sollicitée...

Stéphane Olivier : - L'enjeu est d'interroger notre position dominante avec le risque permanent pour nous, hommes blancs d'un certain âge, de récupérer le débat à notre profit. Raison pour laquelle ce n'est pas vraiment un débat...

Bart De Wever

Calimero, pourquoi ce titre ? Vous n'êtes pas noir et ne portez pas de coquille en guise de chapeau ?

S.O. : Il y a deux raisons. La première est

qu'il s'agit du surnom longtemps donné en Flandre à Bart De Wever, lequel, à nos yeux, au-delà des questions politiques qu'il met en avant, dans son attitude, symbolise l'attitude masculiniste : l'homme blanc d'une cinquantaine d'années, dominant. Position qu'il ne remet jamais question, se posant toujours en victime. Par ailleurs, d'un point de vue de l'image, De Wever, qui a perdu cinquante kilos en très peu de temps, prétend toujours, ce qui paraît peu probable, n'avoir pas eu recours à la chirurgie, qu'il s'agissait simplement d'une question de volonté.

Le deuxième aspect consiste en cette tendance que nous allons inévitablement développer au regard de cette position un peu ambiguë... à savoir, nous plaindre, quoi que nous fassions : nous sommes considérés comme dominants, mais sans avoir rien demandé. Nous sommes donc constamment amenés à nous excuser.

S'agit-il d'une introspection finale avant la fin, une sorte d'inventaire ?

S.O. : Oui, mais également un inventaire pour le public des raisons qui peuvent nous amener à mettre un terme à cette aventure. Il existe une réalité : en tant que compagnie d'hommes blancs de plus de cinquante ans, nous disposons de moyens supplémentaires

en regard de compagnies qui fournissent un travail tout aussi valable, mais qui sont composées de femmes, d'hommes noirs, de femmes noires ou simplement de jeunes... Que nous disposions de moyens qu'ils n'ont pas n'est pas juste.

Agora

Serait-ce une sorte de mea culpa ?

M.D. : absolument. Nous avons plus joué sur notre ténacité ou notre obstination, que sur la reconnaissance d'une quelconque qualité.

Le fait d'avoir été confronté à des militants vous a-t-il mis face à la question centrale de l'action ?

M.D. : Tout à fait. Il y a eu une remise en question des mécanismes de pensée : nous sommes progressistes, du « bon côté ». Mais en creusant, on s'aperçoit jusqu'où les réflexes d'autodéfense continuent inconsciemment de détourner les choses pour retrouver une zone de confort éthique.

L'un des enjeux de ce spectacle consiste en la mise en scène la parole... qui ne soit pas exclusivement la nôtre. Mettre en scène une sorte de capitulation, en admettant que ce n'est pas forcément nous qui aurons le dernier mot... ou qui devons l'avoir.

Vous pratiquez un théâtre de l'agora ?

S.O. : Oui, au sens où notre vision du théâtre est plus proche de celle pratiquée par les Anciens Grecs. Notre théâtre fait plutôt partie de la cité, contrairement au théâtre chrétien, du théâtre des mystères qui a ensuite évolué vers le théâtre bourgeois de l'exemplification, d'une sorte de mythification. Il s'agit ici plutôt un théâtre de la déconstruction.

M.D. : Ce que nous essayons de mettre en scène constamment, c'est le fait que la parole n'est jamais que cadrée, et qu'elle n'est pas forcément vérité. Il s'agit plus d'un spectacle qu'un débat, où tout le monde est ce qu'il dit.

Bernard Breuse : Le terme d'agora est juste. C'est la démocratie hors les femmes et les esclaves (rires).

Starship Troopers

N'avez-vous pas peur en procédant de la sorte de verser dans le politiquement correct ? De jouer le jeu de la pensée dominante...

En chœur : Nous n'arrêtons pas...

S.O. : Nous avons tenté de sécuriser les choses en nous appuyant sur des partenaires à qui nous souhaitons donner une liberté de contrôle sur ce que nous faisons. Les mercredis de représentation, après le spectacle, une place est réservée au contre discours : que d'autres personnes puissent porter un regard sur le spectacle, mais surtout sur le sujet du spectacle, livrer un autre point de vue. Que la représentation puisse servir leur démonstration.

Où l'humour se cache-t-il ? Faites-vous quelque part une sorte de premier degré biaisé, genre « Starship Troopers »...

S.O. : Dans le film de Verhoeven, l'ironie reste sous-jacente, ce qui est plus intéressant.

B.B. : Si c'est comique, c'est malgré nous. La position dans laquelle nous sommes est ridicule.

Et, en même temps, c'est une manière pour vous de faire un pas de côté par rapport à tout cela...

S.O. : On tente toujours de sauver sa peau...

B.B. : Nous sommes universalistes et la connerie l'est aussi. Les femmes font, autant que les hommes, preuve d'intelligence... que de connerie.

Bernard Roisin

>>> « Calimero » de Transquinquennal, jusqu'au 30 mars aux Tanneurs, 75 - 77 rue des Tanneurs - 1000 Bruxelles Tel : 02 512 17 84. www.lestanneurs.be